

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAYAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévis, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAVAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service journalier).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir, Omnibus.
4 — 10 — — Express.
2 — 58 — matin, Express-Poste.
10 — 23 — — Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin, Omnibus.

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin, Express.
11 — 50 — — Omnibus.
6 — 36 — soir, Omnibus.
8 — 58 — — Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin, Omnibus.

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. » Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 » — 13 »
Trois mois, — 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

DU RENCHÉRISSEMENT GÉNÉRAL.

Une observation que tout le monde a pu faire, doit éclairer et rassurer en même temps sur ce renchérissement général de toutes choses, qui s'est graduellement opéré, en France, depuis le rétablissement de l'ordre et la reprise des grands travaux; c'est que la cherté de la vie est toujours le propre des pays riches. On vit très-chèrement à Londres, à la Nouvelle-Orléans, à la Havane, à Rio-de-Janeiro, capitales opulentes de pays opulents; on vit à bon marché à Naples, à Rome et à Florence, capitales pauvres de pays plus pauvres encore.

La hausse générale et graduelle du prix des choses nécessaires à la vie est donc un symptôme plus rassurant qu'inquiétant, parce qu'elle est le signe certain d'une élévation dans le niveau de la richesse privée et publique, et une marque de la tendance des populations à faire une plus large part au bien-être domestique.

C'est faite d'avoir bien saisi le caractère dominant et la signification pratique du renchérissement graduel et normal de toutes choses, que des écrivains, dont nous connaissons et apprécions les lumières, lui ont assigné des causes partielles ou fortuites, dont l'inefficacité a été démontrée par le temps, et en ont tiré les inductions de nature à inquiéter mal à propos les esprits sur les suites de la période agricole, industrielle et marchande où nous entrons.

Quand les premiers symptômes de la hausse se sont fait sentir, notamment sur les viandes, il y a près de trois années, on put lire dans tous les journaux l'explication de ce phénomène, qui fut généralement acceptée. La République, disait-on, ayant effrayé le crédit et ralenti les affaires, l'agriculture s'est arrêtée dans la production de la viande, et la cherté actuelle provient de ce que, au lieu de consommer le revenu de bétail, on a été forcé d'en attaquer le capital.

Cette explication, médiocrement satisfaisante à

l'époque où elle fut donnée, apparaît aujourd'hui dans toute son inexactitude.

D'abord, il était peu probable que la République eût influé, autant qu'on le disait, sur la fécondité des vaches, car ce sont elles en définitive qui ont l'importante fonction de produire la viande. La misère générale de 1848 et de 1849 fit tomber très-bas le prix des bestiaux, et les éleveurs ne firent pas de meilleures affaires que les producteurs en général; mais, si peu que valût un veau à cette époque, c'était toujours un revenu que la vache donnait à son propriétaire, sans préjudice du travail et sans qu'il lui en coûtât; et le paysan était trop heureux de cette modeste aubaine, pour s'y opposer, la chose eût-elle été en son pouvoir. Rien n'a prouvé d'ailleurs que le nombre des bêtes à cornes ait diminué sous le gouvernement provisoire, et il est permis de penser que, s'il a été funeste aux affaires publiques et privées, il y aurait une prévention exagérée à l'accuser d'avoir également influé sur le *croscite et multiplicamini* de la race bovine.

Ce qui le prouve, c'est que, depuis le commencement de 1852, le rétablissement de la confiance a donné aux affaires une impulsion inconnue et immense; le prix élevé des bestiaux a naturellement stimulé les éleveurs; ils ont eu quatre années et des capitaux abondants pour développer la production de la viande, et cependant elle devient beaucoup plus chère de jour en jour.

D'ailleurs, un fait nouveau et manifeste donne au renchérissement de la viande son véritable caractère; et ce fait, c'est l'élévation simultanée du prix de tous les objets de consommation. Ainsi la volaille, le lait, les œufs, les fruits, les légumes, le bois de chauffage ou de construction, la pierre, le plâtre, les chevaux, les vêtements, la chaussure, les loyers, tout est devenu à la fois graduellement plus cher, sans laisser la perspective d'une cause plus ou moins prochaine qui puisse ramener les anciens prix. A des effets aussi généraux, il faut évidemment une cause générale. Il n'est plus possible d'alléguer ici l'influence de la république,

et de supposer que M. Ledru-Rollin, qui a fait beaucoup de mal assurément, beaucoup plus qu'il ne croyait et qu'il ne voulait, a empêché les poules de pondre, les pommes de mûrir ou les bois de pousser. Une telle élévation, survenue dans le prix de toutes choses, ne peut s'expliquer que par une consommation plus générale et plus active, résultat d'une impulsion nouvelle et immense donnée aux travaux de tout genre, et d'un changement dans les habitudes des populations, qui recherchent de plus en plus le bien-être et les commodités de la vie.

Quoi de plus naturel et de plus heureux que l'activité donnée à la consommation par la poursuite et l'achèvement des grandes voies ferrées? Est-ce qu'il était possible de semer des millions par centaines, en salaires ou en achats, dans les provinces, sans mettre, comme on dit, le feu aux denrées? Supposez une commune rurale de mille âmes, qui produit, soit pour la consommation ou pour la vente, une quantité donnée de fruits, de volailles, d'œufs ou de lait, et qui, tout à coup, se trouve envahie ou seulement approchée par un atelier de chemin de fer: ce supplément de consommation, relativement énorme, met, à l'instant, la production à sec: les prix s'élèvent avec rapidité, et comme la marche de la production agricole est lente, le vide ne peut jamais être comblé à temps. Multipliez ce phénomène; supposez-le sur dix, trente, cinquante points à la fois, ce qui est encore au-dessous de la réalité, et vous aurez l'explication la plus simple, la plus naturelle et la plus vraie, du renchérissement simultané de toutes choses.

Il y a tel ou tel genre de production qui, en raison des ressources qu'il possède, peut, si l'on peut ainsi parler, tenir tête à une consommation indéfinie. De ce nombre sont beaucoup d'industries, bien approvisionnées de matières premières, bien outillées de métiers ou de machines, pourvues de capitaux abondants et à bon marché. La production agricole est encore dans des conditions bien différentes. Son crédit est dans l'enfance; elle emprunte

FUUILLETON

UN HÉRITAGE

(Suite.)

Quelques instants après, Muller et sa femme se présentaient chez le major. En ce moment, le ménage Bildmann était en proie à un de ces orages qui forment, à proprement parler, l'unique distraction de ces dignes époux vantés par maître Gottlieb comme un couple de patriarches. Dorothee venait de recevoir une invitation pour une fête qui devait se donner le mois suivant dans un château des environs. Il s'agissait de faire emplette d'une robe pour cette solennité. La toilette de M^{me} Bildmann avait grand besoin d'être renouvelée; sa robe de gala avait défrayé pendant cinq saisons l'admiration de la contrée. Dorothee, comprenant qu'elle ne devait pas faire à l'insu de son mari une dépense aussi importante, avait pris le parti d'annoncer ouvertement ses projets. Au premier mot mis en avant par M^{me} Bildmann pour tâter le terrain, le major jeta les hauts cris:

— Maudites soient les femmes et leur coquetterie! dit-il d'une voix qui présageait un refus catégorique. Vous savez, Dieu merci! Madame, comment je vis depuis dix ans; il n'est pas de privations que je ne m'impose; je me refuse tous les plaisirs qui conviendraient encore à mon âge, car sous mes cheveux gris, j'ai toujours l'esprit jeune, le cœur ardent. Il vous sied bien, reprit Dorothee d'une voix aigre, de me parler à moi des privations

que vous vous imposez, à moi que vous avez ruinée par vos folles dépenses, à moi dont vous avez mangé la dot dans les cabarets et les tripots! Si le comte Sigismond ne nous eût pas recueillis, où serions-nous à cette heure? Sur la paille de quelque grabat, dans quelque taudis enfumé. Et depuis que nous avons trouvé un asile au château d'Hildesheim, comment vivez-vous? Quel usage faites-vous des modiques ressources qui nous sont restées? Le peu que nous avons, ne le dissipez-vous pas en genièvre, en tabac? Et pour une robe que je vous demande au bout de cinq ans, voilà que vous me cherchez querelle. Allez, c'est une indignité!

Au milieu de cet aimable entretien, la porte s'ouvrit: c'étaient Muller et sa femme, qui avaient entendu les dernières paroles échangées entre les deux époux. Le major et Dorothee se turent. S'ils n'avaient eu contre Muller aucun sujet de ressentiment, cette visite malencontreuse aurait suffi pour exciter leur colère. Ils oublièrent en cet instant leur mutuelle animosité pour reporter sur Muller toute leur mauvaise humeur. De leur côté, Edith et Muller, témoins involontaires de cette guerre intestine, se sentaient embarrassés et ne savaient quelle contenance faire. Dans son trouble et son ingénuité, Muller eut la maladresse de s'excuser.

— Peut-être vous dérangeons-nous, monsieur le major, dit-il d'une voix timide et confuse. — Pourquoi diable me dérangerez-vous? répondit brusquement le major. Vous êtes Franz Muller, musicien à Munich, rue des Armuriers, n° 9; vous venez prendre possession du

château. Je suis charmé de vous voir. Asseyez-vous, je vous en prie.

Tandis que Muller répondait à cet accueil sans façon par un compliment qui s'adressait au major et à sa femme, le major et Dorothee examinaient Edith de la tête aux pieds. Sous le feu croisé de ces regards, la jeune femme, rougissant et pâlisant tour à tour, soit qu'elle voulût se donner un maintien, soit qu'elle espérât se rendre agréable à ses hôtes, essaya d'attirer près d'elle le petit Isaac. Le marmot fit une horrible grimace et s'éloigna d'un air hargneux.

— Eh bien! s'écria le major, monsieur Muller, vous avez fait un beau rêve. Le comte Sigismond, notre digne parent était passionné pour la musique. On dit que vous avez eu le bonheur de jouer devant lui un air qu'il avait entendu chanter autrefois et qu'il cherchait inutilement depuis plusieurs années. Cette petite chanson n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd.

Muller raconta simplement la visite du comte Sigismond à Munich. Pendant ce récit, le major échangeait avec Dorothee des regards de plus en plus impertinents. Il frisait sa moustache et souriait d'un air joyeux à toutes les paroles de Franz.

— Monsieur Muller, s'écria-t-il, c'est fort drôle ce que vous venez de nous raconter là. — Si c'est Madame, ajouta Dorothee, qui chantait pendant que le comte Sigismond était chez vous, je ne m'étonne plus, personne ne doit s'étonner du riche héritage qui vous est échu.

Franz, ne devinant pas le sens caché sous ces paroles,

difficilement et chèrement; elle connaît à peine l'emploi des machines; nulle association; chaque propriétaire est chez lui, agit seul, comme il sait et comme il peut. Une telle production doit donc être facilement distancée par la consommation, pour peu que celle-ci prenne une marche accélérée. Nous ne croyons pas d'ailleurs que l'agriculture française ait à se plaindre d'un tel état de choses: le renchérissement de ses produits est une subvention immense dont elle profite, et qu'elle doit au retour de la confiance et à la reprise des grands travaux.

On ne s'est pas suffisamment rendu compte, en général, de la puissance et de la consommation graduelle, comme solution des difficultés économiques; et nous en voulons citer un exemple curieux et concluant.

Personne n'a oublié la bataille que se sont livrée, sous le gouvernement de juillet, la canne à sucre et la betterave; bataille qui a duré dix ans, comme la guerre de Troie, et dans laquelle les soldats les plus renommés ont donné leur coup d'épée, notamment Sa Majesté l'Empereur Napoléon III, qui publia sur cette matière des travaux fort remarquables. Nous primes aussi notre part dans la lutte, comme intéressés dans la propriété coloniale; mais personne, il faut bien le reconnaître, n'avait deviné la solution que tenait en réserve l'avenir; c'est-à-dire, personne n'avait deviné que la consommation future mettrait tout le monde d'accord, en dévorant d'un égal appétit le sucre de canne et le sucre de betteraves, sans même faire grâce aux sucres étrangers. Ainsi les colonies, déjà presque revenues de l'ouragan de 1848, s'approchent du niveau de leur ancienne production; la betterave a dépassé le sien; la surtaxe qui éloignait les sucres étrangers a été abaissée; et cependant, quoique les droits sur les sucres soient énormes, la consommation s'est tellement développée, que le sucre est aussi cher, en ce moment, qu'il l'était à l'époque où les colonies en avaient le monopole.

C'est donc à une consommation plus générale et plus active qu'il faut rapporter le renchérissement de toutes choses, et il faut voir, pas conséquent, dans cette situation économique, un sujet de se rassurer plutôt que de s'inquiéter, parce que le développement régulier de la consommation suppose une augmentation de la richesse privée et publique. Sans doute, il y a telles ou telles dépenses qu'on est toujours tenu de faire, pauvre ou riche, comme celle de la subsistance; mais le sucre n'est pas absolument une denrée de première et inévitable nécessité, et son usage de plus en plus universel est un témoignage incontestable en faveur de l'accroissement de l'aisance. Ainsi, tout devient plus cher, parce que la France est plus riche et parce qu'elle vit mieux.

Il faut ne pas avoir vécu six mois dans les campagnes jusqu'ici les plus innaccessibles à l'action des idées et des mœurs nouvelles, pour n'être pas frappé du changement qui s'y opère, à vue d'œil, surtout depuis quatre ou cinq ans, c'est-à-dire depuis le raffermissement de l'ordre, le retour de la confiance et la reprise des travaux. Le régime intérieur s'est considérablement amélioré; le propriétaire nourrit mieux ses domestiques; le paysan blanchit sa maison; il met des vitres à ses fenêtres,

et la femme met des rideaux à ses vitres. Il y a vingt ans, il n'y avait que trois parapluies dans une paroisse rurale: celui du curé, celui du maire et celui du médecin; aujourd'hui, il n'est pas de si pauvre ouvrier qui n'ait le sien; le plus grand nombre ont de bonnes montres d'argent, et les bottes ne sont plus un luxe inconnu au village.

Dans les petites villes de canton, la métamorphose est complète. Les modes de Paris ont déjà enveloppé et entraîné toutes les jeunes filles, et ce n'est pas là le plus beau côté du progrès. Les costumes locaux, quelquefois si charmants, disparaissent, chassés par cet uniforme parisien, qui couvre la modiste et la duchesse. Quant à l'affreuse blouse du Nord, elle gagne peu à peu les campagnes méridionales, et en fait disparaître la jaquette si leste du Basque et du Béarnais et la veste si ample et si magistrale du Gascon.

Ce sont les mœurs anglaises et américaines qui nous arrivent, par les bateaux à vapeur et par les chemins de fer, et il ne faut pas trop s'en plaindre; le bien-être général des masses s'en accroîtra.

La race anglaise et américaine, c'est-à-dire la race du Nord, est très-dépendante, mais très-labourieuse; elle a pour maxime et pour caractère de bien travailler et de bien vivre. La race méridionale est, au contraire, très-sobre, mais très-paresseuse; elle a pour caractère et pour devise de travailler et de dépenser peu. Le Gascon, le Basque, le Béarnais, le Languedocien vivent un jour avec le déjeûner d'un Anglais ou d'un Hollandais. Quant à l'Espagnol et à l'Italien, on ne sait vraiment pas de quoi ils vivent, si ce n'est de chaleur, de rêverie et de sommeil.

Tout cela tend à changer, et ce n'est pas un mal. Le travail amène la richesse, la richesse le loisir, le loisir l'étude et la moralisation. Les peuples pauvres sont quelque fois fiers et rudes; mais il n'y a que les peuples riches qui soient puissants et indépendants.

A. GRANIER DE CASSAGNAC,
(Constitutionnel.) Député au Corps Législatif.

Voici le texte de la note du *Morning-Post*, dont la télégraphie privée a fait connaître hier la substance:

LES CONFÉRENCES A PARIS.

« Les plénipotentiaires envoyés par les différentes puissances pour prendre part aux conférences de Paris font tous leurs efforts pour arriver le plus tôt possible dans cette capitale. Nous pensons que le comte de Clarendon sera à Paris, suivant toute probabilité, à la fin de cette semaine, et que, pendant ce temps, les plénipotentiaires de la Russie et des autres puissances y arriveront aussi.

« Il n'est pas du tout invraisemblable que les conférences puissent s'ouvrir lundi prochain.

« Il est aussi très-possible, si, de toutes parts, on montre de bonnes dispositions, qu'on puisse se dispenser d'un traité préliminaire et qu'on s'occupe immédiatement d'un traité de paix général et définitif. »

On écrit de Vienne, 5 février, à la *Gazette des Postes*, de Francfort:

« Les négociations relatives à la question des

Principautés n'ont abouti encore à aucun résultat décisif. On discute toujours à Constantinople sur les propositions austro-françaises, sans que l'on soit parvenu jusqu'ici à faire disparaître les différences d'opinions qui subsistent entre ces Etats et l'Angleterre. On sait que cette dernière puissance appuie l'établissement d'une constitution représentative dans les principautés. On dit que ce point sera résolu directement à Paris, quand le traité de paix sera signé, et que la Russie sera probablement invitée à participer aussi aux négociations qui auront lieu à ce sujet. On apprend, en outre, que des chargés de pouvoir de la Moldavie, de la Valachie et de la Serbie, se rendront à Paris, pour pouvoir donner les renseignements nécessaires sur les Principautés, si on en a besoin. »

On lit dans la *Gazette autrichienne*, sous la date de Vienne, 9 février:

« Il y a tout lieu de s'étonner de l'attitude de plus en plus équivoque que prend la Prusse. Le cabinet de Berlin, qui semblait si intéressé à rétablir la paix de l'Europe, paraît se complaire à entraver aujourd'hui le rétablissement de cette paix. En refusant d'accepter les propositions autrichiennes déjà acceptées par la Russie. Les cinq grandes puissances formaient jusqu'à présent les cinq éléments nécessaires de la politique européenne. Or, l'abstention de la Prusse provoquera indubitablement une nouvelle combinaison qui pourrait être plus efficace que la révision de la carte d'Europe. C'est un avis que nous soumettons à l'appréciation de la Prusse. »

Le Morning-Chronicle publie la dépêche suivante:

Berlin, dimanche. — « On annonce que le Gouvernement prussien a l'intention de proposer à la Diète de Francfort de décider que les troupes seront maintenues sur le pied de guerre, dans les divers Etats, en exécution d'un décret fédéral. On pense que cette proposition serait vue d'un œil favorable par les Puissances occidentales et par la plupart des Etats allemands.

« L'animation politique causée par les débats de la chambre des duchés du Holstein a pris un développement alarmant. On s'attend à ce que le Gouvernement danois dirigera des renforts considérables de troupes sur ce point. »

Berlin, lundi 11 février. — « On mande de Saint-Petersbourg, que le comte Orloff a quitté cette ville, hier, et qu'il arrivera à Berlin, mercredi.

« La *Gazette de la Croix* confirme que la Diète germanique ne pourra s'approprier les cinq points qu'en se réservant la liberté de ses décisions sur tous les points sur lesquels on n'est pas d'accord. »

— Havas.

On écrit de Crimée au *Times*:

« Camp devant Sébastopol, 23 janvier.

« Il est venu, il y a peu de jours, un canot anglais, sous pavillon parlementaire, à une petite distance du fort Constantin, pour remettre un colonel grec au service de la Russie, nommé Mento, qui commandait un bataillon à Balaclava, lorsque les

s'inclina en signe de remerciement; Édith elle-même rougit de plaisir, moins par vanité que par reconnaissance; elle croyait voir dans ce compliment un témoignage de bienveillance. Secrètement flatté des louanges adressées à sa femme, Muller ne voulut pas se montrer ingrat.

— Vous savez, dit-il au major, que mon arrivée dans ce château ne doit rien changer à votre vie. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous me trouverez disposé, en toute occasion, à respecter religieusement les dernières volontés du comte Sigismond. Tous les avantages, tous les agréments dont vous jouissiez ici, quand il était près de vous, vous sont acquis, bien acquis, et je n'entends pas y toucher. — De notre côté, monsieur Muller, nous ne serons pas indiscrets. Vous n'aurez à redouter de notre part aucune prétention inattendue. J'aime la chasse; la chasse, vous le savez, c'est l'image de la guerre; chez un vieux militaire, ce goût se conçoit aisément. Le comte Sigismond me permettait de tirer de temps en temps quelques chevreuils, quelques lapereaux, et j'espère qu'à votre tour vous ne le trouverez pas mauvais.

Muller ne répondit que par un geste d'assentiment; le Major poursuivit:

— Ma femme aime les fleurs; c'est un plaisir pour nous de nous promener le soir, à l'écart, dans les allées solitaires, de nous asseoir sur un banc de mousse et de voir notre enfant se rouler à nos pieds; avec l'agrément du comte Sigismond, j'ai entouré d'une haie vive un petit coin du parc où j'ai disposé en plates-bandes les fleurs que

préfère Dorothée. La chasse pour moi, les fleurs pour Dorothée, pour notre cher Isaac une pelouse où il puisse jouer à l'abri de tout danger, je ne demande rien de plus. J'espère, monsieur Muller, qu'à cet égard vous ne serez pas moins généreux que le comte Sigismond. — J'aime à croire monsieur le Major, répliqua Muller, que vous ne m'avez pas fait un seul instant l'injure d'en douter.

En achevant ces mots, Muller se leva.

— Nous nous verrons souvent, Madame, dit Édith à Dorothée. Nous visiterons les environs d'Hildesheim; vous m'indiquerez les pauvres à secourir, les misères à soulager; vous m'aidez à faire le bien. — Nous nous rencontrerons quelquefois dans le parc, répondit Dorothée. Je ne vous promets pas de vous visiter souvent, car je vis très-retirée. Le soin de mon ménage, l'éducation de mon enfant, absorbent toutes mes journées. Quant aux pauvres, vous n'aurez pas besoin de les chercher, ils viendront au-devant de vous. — Notre désir le plus cher, ajouta Muller, répétant mot pour mot le petit compliment qu'il avait débité aux vieilles filles, notre vœu le plus ardent est de vivre ici au milieu de vous, avec vous, comme si nous ne formions tous qu'une seule famille. — Bien obligé, monsieur Muller; enchanté d'avoir fait votre connaissance! dit le Major en fermant la porte.

A peine arrivée au bas de l'escalier:

— Eh bien! dit Édith, comment les trouves-tu? — Très-bien, répondit Muller. Sans avoir la dignité des demoiselles, les Bildmann m'ont tous l'air d'excellentes

gens. J'aime le parler franc, la mine ouverte du Major. — As-tu remarqué, reprit Édith, comme ils m'examinaient, comme ils passaient en revue toute ma personne? Qu'avaient-ils donc à me regarder ainsi? — La chose est toute simple, répliqua Muller: ils te trouvent belle; y a-t-il là de quoi te fâcher? — Mais, poursuivit Édith, as-tu entendu ce qu'ils se disaient quand nous sommes entrés? as-tu entendu la grosse voix du Major et la voix impérieuse de sa femme? Ils se querellaient. — Bah! une querelle sans importance, répondit Franz. Presque tous les ménages en sont là; il ne faut pas croire que tout le monde vive comme nous. — Et le petit Isaac? qu'il est laid, qu'il a l'air méchant! — Certes, répondit Muller avec complaisance, il n'a pas la beauté d'Hermann et de Marguerite; mais tous les enfants ne ressemblent pas aux deux chérubins que tu m'a donnés. — Madame Bildmann leur a-t-elle seulement fait une caresse? — Madame Bildmann ne pouvait s'empêcher de comparer son fils au nôtre, et elle souffrait dans son orgueil de mère; tu ne dois pas lui en vouloir, c'est à toi d'être généreuse. — Il paraît, mon ami, ajouta Édith, que de tous les hôtes du château d'Hildesheim, le comte Sigismond était le seul qui fût meublé à la mode orientale. Le comte avait sans doute voyagé chez les Turcs. — Que veux-tu dire? demanda Muller. — N'as-tu pas remarqué, répliqua Édith, le riche ameublement des demoiselles et du major? Quel luxe! quelle magnificence! Du moins, chez nous, Hermann peut jouer sans danger; il ne risque pas de renverser et de briser la porcelaine du Japon. — Allons,

alliés arrivèrent en Crimée, et qui, depuis lors, a toujours été prisonnier. C'est un homme d'un âge avancé. Il a été décidé qu'on lui permettrait de rejoindre sa famille. Lors de sa mise en liberté, il se passa une scène vraiment touchante. Dans sa conversation avec les officiers qui l'accompagnaient, le vieux colonel exprima l'espoir qu'il trouverait, en vie et bien portants, la plupart des membres de sa famille, bien qu'il n'eût reçu qu'une seule fois de leurs nouvelles depuis leur séparation. Il ne comptait pas, disait-il, revoir son fils, qui était un officier de marine servant à Sébastopol, durant le siège. Il savait trop combien la marine russe avait horriblement souffert, pour se bercer de l'espérance que son enfant avait été épargné. Le pavillon parlementaire anglais approchait du rivage, et un canot russe venait à sa rencontre, lorsque ceux avec lesquels le colonel venait de s'entretenir, furent surpris et profondément émus de le voir serré dans les bras du lieutenant commandant. Le fils, déjà pleuré comme mort, avait été envoyé, soit accidentellement, soit, ce qui est plus probable, par un sentiment de bienveillante délicatesse, pour recevoir son père délivré de la captivité. »

EXTÉRIEUR.

ANGLETERRE. — Le *Times* annonce que le duc de Wellington s'est démis de ses fonctions de grand-écuyer, par suite de son désaccord avec les ministres sur la question des pairies à vie, ainsi que l'a fait voir son vote en faveur de la motion de lord Lyndhurst. Ce journal publie aussi une nouvelle annonçant que le lord chancelier a donné sa démission parce qu'il différait d'opinion avec quelques-uns de ses collègues sur le même sujet. Nous avons tout lieu de ne point ajouter foi à ce dernier bruit, ajoute le *Globe*; nous sommes convaincus que le Gouvernement ne recule pas devant la réalisation du mode qu'il a judicieusement introduit afin d'ajouter à la dignité et à l'utilité de la Chambre haute qui seule paraît s'opposer à la mesure.

— D'après des nouvelles que nous recevons de Londres aujourd'hui même, le différend anglo-américain serait en voie d'arrangement. — L. Boniface. (Constitutionnel.)

INDE. — On lit dans le *Constitutionnel* :

Après être parvenu, non sans grande lutte, à empêcher les veuves de se brûler sur le bûcher de leurs époux, le gouvernement de l'Inde veut s'attaquer à une autre superstition.

D'après la loi hindoue, telle qu'elle est interprétée par certains docteurs, non-seulement les veuves ne peuvent pas se remarier, mais encore les fiançailles, qui ont lieu souvent entre enfants de huit à dix ans, équivalent au mariage pour l'application de cette loi.

Voilà donc une foule de jeunes filles condamnées au célibat, ce qui entraîne pour elles une condition subalterne au sein de leur propre famille, ainsi que l'interdiction de porter des parures, d'assister aux fêtes, etc. Il faut ajouter que les Anglais, appliquant la loi hindoue, les enfants de toute veuve remariée illégalement sont considérés comme illégitimes et exclus, à ce titre, de tout droit de succession.

Le conseil législatif de Calcutta a été saisi d'un projet de loi qui, sans toucher en rien à la question religieuse, a pour objet de déclarer légal le mariage d'une veuve, et par suite de légitimer les enfants du second mariage.

La présentation de cette mesure a excité l'indignation des Hindous orthodoxes, particulièrement à Calcutta; à Bombay, au contraire, où les idées européennes ont fait plus de progrès, on se montre plus favorable à la nouvelle mesure, qui finira probablement par triompher.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Marseille, mercredi. — « Le navire le *Vatican* est arrivé de Constantinople avec des nouvelles du 5 février.

« Le grand-visir, Aali-Pacha, devait s'embarquer dans la semaine suivante sur l'avis l'*Ajaccio*, pour se rendre en France. Pendant son absence, l'interim du grand-visirat sera rempli par Kebzezi-Pacha, président du conseil du tanzimat.

« Un décret du Sultan prononce des peines sévères contre les exactions commises par les fonctionnaires préposés à la perception des dîmes. » — Havas.

CHRONIQUE LOCALE.

Une décision récente de S. Exc. le Ministre de la guerre fixe au 25 février courant le commencement des opérations du conseil de révision se rapportant à la formation du contingent de la classe de 1855, et au 15 mars suivant la clôture de ces opérations.

Le transport des notes dont sont chargés d'ordinaire les voituriers et messagers avait donné lieu à des poursuites. Il a été demandé au Gouvernement, par la Chambre de commerce de Rouen, s'il y avait le transport illicite de dépêches. Le Ministre du commerce a répondu, et sa décision est d'une importance majeure pour le petit commerce des campagnes.

« Le transport des notes conférant exclusivement au porteur mandat d'acheter tel ou tel objet n'est pas considéré comme constituant une infraction à la loi du 27 prairial an ix. Cette interprétation doit, dans l'opinion de mon collègue des finances, faire cesser les préoccupations de la Chambre du commerce en ce qui concerne les contraventions attribuées aux voituriers et messagers, et il me prie de vous informer qu'elle est uniformément admise par l'administration des postes. »

(Journal d'Indre-et-Loire.)

L'Académie des sciences s'est occupée, dans sa dernière réunion, du météore qui a paru le dimanche 3 février dernier, et dont nous avons déjà parlé. Nous lisons, en effet, dans l'*Ami des sciences* :

En l'absence de M. Leverrier, M. de Villarceau écrit à l'Académie pour lui annoncer que le 3 février, vers huit heures du soir, un *bolide* a été vu de l'Observatoire de Paris. Le météore, qui ne s'est manifesté que pendant quatre secondes environ, se diri-

geait à peu près dans l'est-nord-ouest. On l'a aperçu d'abord dans la constellation d'Orion, d'où il est allé s'éteindre vers le delta du Lion, après avoir décrit un arc 70° environ; de rouge qu'il paraissait d'abord, il est devenu, sur son déclin, d'une couleur bleuâtre. Au reste, ce phénomène météorologique qui, a éclairé un instant une partie de Paris, a été vu aussi à Rouen, où l'on paraît attribuer cette lumière à la présence d'éclairs au-dessus de l'horizon.

Ce météore a été remarqué à Saumur, le même jour, à la même heure.

ÉTAT-CIVIL du 16 au 31 janvier.

NAISSANCES. — 16, Jeanne Marot, rue de Fenet; — 17, Joséphine-Marie-Louise Mauffrais, rue Notre-Dame; — 20, Joseph Bauron, rue de Fenet; — Adolphe Bauron, rue de Fenet; — 21, Charles Guyomard, rue St-Nicolas; — 22, Françoise Peuque, rue Notre-Dame; — 25, Louise Bourdain, rue d'Orléans; — 28, Mélanie-Ernestine Couronne, Grand'Rue; — 29, Justine-Lodoïska Desnove, rue de Fenet; — 31, Blanche-Sophie Poirson, place de l'Hôtel-de-Ville.

MARIAGES. — 21, Denis-Victor Ducamp, propriétaire au Coudray, a épousé Marie-Eugénie Courtiller, de Saumur; — 23, Etienne Mème, marchand de bois à Vernoi, a épousé Madeleine-Rose Vaussion, de Saumur; — 24, Pierre Quenette, infirmier à l'École de cavalerie, a épousé Jeanne Guérin, ouvrière, tous deux de Saumur; — 26, René-François Bouju, négociant à Ingrandes, a épousé Florence Tisseau, propriétaire à Saumur; — 28, Armand Gauret, tailleur de pierres, de Fontevault, a épousé Juliette Commeau, de Saumur; — Louis Moreau, garde supplémentaire au chemin de fer, a épousé Séraphine-Emilie Thomas, lingère, tous deux de Saumur; — 29, René Ganron, peintre en voitures, a épousé Marie Hupon, couturière, tous deux de Saumur.

DÉCÈS. — 17, Louis Salais, journalier, 54 ans, à l'Hôpital; — 18, Auguste Reine, jardinier, 28 ans, à l'Hôpital; — 22, Adolphe Bauron, 2 jours, rue de Fenet; — 23, Désirée Laurent, propriétaire, célibataire, 62 ans, quai de Limoges; — Louise Prouteau, couturière, célibataire, 55 ans, au Petit-Puy; — Pierre-Paul Panneau, tailleur de pierres, célibataire, 26 ans, rue des Boires; — Marie Rivain, jardinière, femme Harmenoult, 73 ans, rue Grati-gné; — Marie-Joséphine Raivault, 6 ans, rue de la Visitation; — 24, Louise Boureau, domestique, femme Chegnard, 29 ans, rue de la Visitation; — 25, Marie Arrault, journalière, célibataire, 75 ans, à la Croix-Verte; — 27, Eustache Royer, chapelier, 59 ans, rue de Fenet; — 28, Joséphine Blandin, 1 an, rue de Fenet; — Marie Chaloppin, journalière, veuve Marechal, 87 ans; — 30, Pierre-Vital Crotte, 80 ans, rue de la Maréchalerie; — Picard, mort-né, rue du Puits-Neuf; — Marie-Perrine Rioux, couturière, femme Mathieu, 37 ans, rue Saint-Jean.

P. GODET, propriétaire-gérant.

s'écria Muller avec humeur, maintenant tu vas être jalouse des tasses à thé et des meubles de nos voisines; tu n'es jamais contente. Eh! bon Dieu, tu auras des meubles! Tu auras du vieux japon, du vieux saxe et du vieux sèvres! De quoi t'inquiètes-tu? Lorsqu'on a des terres, un château et quarante mille florins de revenu, on ne manque ni de fauteuils ni de porcelaine.

Comme Édith et Franz rentraient dans leur appartement, le Major et Dorothee se glissaient chez les demoiselles Stolzenfels. Depuis la lecture du testament chez maître Gottlieb, les deux partis, naguère si jaloux l'un de l'autre, s'étaient rapprochés et avaient mis en commun leur dépit et leur désappointement.

— Eh bien! s'écria le Major, debout, les bras croisés, s'arrêtant devant les deux vieilles filles, vous les avez vus? Que pensez-vous de nos conjectures? Avais-je raison? Dorothee s'est-elle trompée? Croyez-vous encore que le domaine d'Hildesheim nous ait été soufflé par un air de violon? — Vous savez maintenant, ajouta Dorothee, pourquoi le comte Sigismond courait le pays. Vous avez le secret de ses absences; vous connaissez la sirène qui l'attirait? — Et la petite Marguerite s'écria le Major, l'avez-vous examinée? N'a-t-elle pas les yeux, le nez et la bouche de Sigismond? N'est-ce pas son portrait vivant? Vainement notre indigne parent s'est efforcé de cacher les désordres de sa jeunesse; la nature a pris soin de trahir le mystère dont il s'enveloppait. — Quelle honte, ma sœur! s'écria Hedwig en joignant les mains. — Ma sœur, quel scandale! dit Ulrique en baissant la

tête. — Et nous, poursuivit Hedwig, nous qui avions consenti à venir nous installer chez lui, dans la conviction qu'il était le modèle de toutes les vertus! — C'est comme moi, reprit Dorothee. Si j'avais su, si j'avais pu entrevoir seulement l'affreuse vérité, je vous prie de croire, Mesdemoiselles, ajouta-t-elle en rougissant, que j'aurais repoussé avec indignation l'hospitalité qui m'était offerte. — Quelle erreur était la nôtre! dit à son tour Ulrique: folles que nous étions, d'ajouter foi à tous les contes qu'on nous débitait! — Oui, répliqua le Major, il s'est moqué de nous avec ses voyages, sa chanson tyrolienne et sa figure d'amoureux transi. Moi, je me suis toujours défié de lui; son air sournois, sa conduite louche et cauteleuse ne pouvaient convenir à la franchise, à la rudesse, à la loyauté d'un vieux militaire. Il nous trompe, disais-je souvent à Dorothee; il ne mérite pas ce que nous faisons pour lui; il nous jouera quelque mauvais tour. Avais-je tort? De quelle façon, je vous le demande, remplissait-il les devoirs de l'hospitalité? Presque toujours absent, quand il rentrait, à peine semblait-il se douter qu'il eût à son foyer les demoiselles de Stolzenfels, le major Bildmann et sa femme. — Ce n'était pas seulement un homme profondément immoral, c'était un mauvais parent, ajouta sèchement Dorothee. — Savez-vous, s'écria Ulrique, savez-vous bien que nous sommes victimes d'une odieuse captation? Si nous attaquions le testament, les tribunaux nous donneraient raison. — Ça été ma première pensée, mon premier cri, répondit le Major; mais pour attaquer le testament, il

faudrait rompre en visière avec Frédéric. Frédéric est violent, je le connais, et pour rien au monde je ne consentirai à me battre avec un membre de ma famille. — Monsieur Bildmann, répliqua Hedwig, vous parlez, vous agissez en homme sage. — Je sais ce qu'on se doit entre parents, répondit le Major; quelque soit la fougue de mon caractère, j'aime mieux souffrir en silence que de m'exposer à trancher les jours d'un neveu que vous chérissez. — J'espère bien, monsieur Bildmann, reprit sérieusement Hedwig, que vous ne vous résignerez pas à demeurer sous le même toit que ces aventuriers? — Assurément non, répondit le Major avec dignité, et vous-même, je le jurerai, vous ne voudrez pas accepter plus longtemps un asile dans le château qui devrait vous appartenir. — Non certes, s'écrièrent à la fois Hedwig et Ulrique; nous avons le cœur trop haut placé pour nous soumettre à une pareille humiliation. — Vous allez partir? — Vous aussi? — C'est convenu. — C'est entendu.

La-dessus, les Bildmann et les Stolzenfels se séparèrent, bien résolus à ne pas quitter la place et à voir venir les événements.

(La suite au prochain numéro.)

BOURSE DU 12 FÉVRIER.

5 p. 0/0 hausse 50 cent. — Fermé à 75.

4 1/2 p. 0/0 sans chagnement. — Fermé à 96.

BOURSE DU 13 FÉVRIER.

5 p. 0/0 hausse 05 cent. — Fermé à 75 05.

4 1/2 p. 0/0 sans changement. — Fermé à 96.

FAILLITE LACOSTE.

Les créanciers de la faillite du sieur André Lacoste, marchand de porcs, demeurant à la Lande, commune des Verchers, sont prévenus de nouveau, conformément aux dispositions de l'article 493 du Code de commerce, que la vérification des créances de ladite faillite aura lieu le mercredi 20 février, présent mois, à huit heures précises du matin, en la chambre du conseil du Tribunal de commerce.

Le Greffier du Tribunal,
(103) A. DUDOUET.

Etude de M^e ARMAND SIMON, huis-
sier-audientier à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Par autorité de justice.

Le dimanche 17 février 1856, et jours suivants, s'il y a lieu, à midi, au domicile du sieur Barbet-Blouin, teinturier, demeurant à Vihiers, il sera procédé, par le ministère dudit M^e SIMON, à la vente, aux enchères et au comptant, de divers objets mobiliers et marchandises, consistant en: armoire, buffet, basset, huche, commode, ustensiles de ménage, bois de teinture, six grandes chaudières en cuivre rouge, un chaudron à main en cuivre rouge, une casse aussi en cuivre rouge, divers autres ustensiles de teinturier en cuivre, un grand nombre de tonneaux cerclés de fer, baquets, bouteilles, vases en terre, un grand nombre d'autres objets servant à l'état de teinturier.

On paiera comptant. (104)

PILULES DE VALLET.

Approuvées par l'Académie impériale de médecine.

Les médecins les ont adoptées depuis plus de quinze ans, pour guérir les pâles couleurs, les pertes blanches, et pour fortifier les tempéraments faibles et lymphatiques.

AVIS. — Les tribunaux ont condamné l'usurpation qui avait été faite par quelques personnes, de mon nom de Vallet pour vendre les pilules ferrugineuses dont je suis l'inventeur, et que je prépare moi-même par des procédés qui me sont propres.

En donnant cet avis, mon but est de garantir le public contre les contrefaçons et les imitations qui pourraient encore exister en France et à l'étranger.

Tout consommateur devra donc s'assurer que les flacons sont scellés de mon cachet, et que l'étiquette porte ma signature: VALLET.

Une instruction est jointe à chaque flacon. — Dépôts à Paris, rue Caumartin, 48; à Angers, chez M. MENIÈRE, ph.; Beaufort, MOUSSU, ph.; Châlons-sur-Loire, GUY, ph.; Châteauneuf-sur-Sarthe; HOSSARD, ph.; Cholet, BONTEMPS, ph.; Saumur, BRIÈRE, ph.; Saint-Florent-le-Vieil, MAUSSON, ph.; Doué-la-Fontaine, PELTIER, ph. (26)

HYGIÈNE DE LA CHEVELURE

LIPAROLÉ-TONIQUE

Seul Cosmétique garanti infaillible pour arrêter la chute des cheveux et les faire pousser en très-peu de temps,

Préparé par CHARDIN, parfumeur, 12, rue du Bac, à Paris.

ARTICLES SPÉCIAUX ET RECHERCHÉS.

ÉMULSION-BALSAMIQUE pour blanchir et adoucir le teint et effacer les taches de rousseur.

COLD CREAM.

VELOUTINE DE VIOLETTE nouvelle Pâte pour adoucir la peau et prévenir les gerçures.

VIOLETTINE DE VIOLETTE pour faire briller les cheveux et les rendre souples.

EXTRAITS POUR LE MOUCHOIR à toutes les odeurs.

EAU DE TOILETTE CHARDIN ET EAU DE VERVEINE DES INDES

SAVONS { aux fleurs de Magnolia, aux fleurs de Pêcher, et au Miel.

DÉPÔTS DANS TOUTES LES VILLES DE FRANCE, A Saumur, chez M. BALZEAU, coiffeur de l'École de cavalerie.

On y trouvera également tous les articles de parfumerie de la maison CHARDIN.

A VENDRE

A la Roche-Caillonneau, près Argenton-l'Eglise (Deux-Sèvres),

Le 14 février 1856, et jours suivants,

Chevaux, bœufs, vaches, taureaux, porcs, bois de charpente, bois debout, bois de chauffage, charrettes, charries, tilbury, harnais, instruments aratoires, meubles, vins, etc., etc.

A VENDRE

La MAISON de feu M. FARDEAU, Située à Saumur, Grand'Rue,

Consistant en salon de compagnie, salle à manger, cuisine, office, chambres à coucher, grenier, servitudes, cour et petit jardin, joignant au nord la maison de M. Daveau-Ecot.

S'adresser à M. GUENOIS, caissier de la Caisse d'épargne, et à M^e LEROUX, notaire à Saumur. (68)

Etude de M^e HENRI PLÉ, commissaire-priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après décès.

Le jeudi 14 février 1856, à midi, il sera procédé, par le ministère de M^e Henri PLÉ, commissaire-priseur, en la maison où est décédé M. CROTTE, propriétaire, sise à Saumur, rues Saint-Nicolas et des Forges, à la vente publique aux enchères de son mobilier.

Il sera vendu:

Lits, couettes, matelas, draps, chemises, effets, armoire, commodes, pendule, glaces, tables, chaises, et quantité d'autres objets.

On paiera comptant, plus 5 p. %.

Saumur, P. GODET, imprimeur.

MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES ET PRATIQUES,

Journal mensuel. — Prix: 4 fr. par an FRANCO. — Troisième année.

Le *Moniteur des Connaissances utiles* peut tenir lieu de Journaux d'Agriculture, d'Horticulture, d'Economie domestique, de Médecine, d'Hygiène, de Photographie, de Sciences et d'Arts.

APERÇU DE QUELQUES-UNS DES ARTICLES PUBLIÉS EN 1854.

Académie des Sciences. — Traité sur les Abeilles, par Debeauvoys. — Par où doit commencer le Cultivateur, par J. Bujault. — Travaux de la Société centrale d'Agriculture, par Payen, de l'Institut. — Alcools de Betteraves. — Arbres dirigés en espaliers. — Greffe en fente; Moyen de rajeunir les vieux Arbres fruitiers; la Greffe en couronne; Onguent pour les Coupes des Arbres. — Arbres à fruits. — Traité des Baux à ferme, par le comte de Saint-Marsault. — Bière économique. — Bière à froid. — Bière de ménage. — Bière salubre. — Bois, coloration et conservation. — Boisson de Barruel. — Boisson de la Beauce. — Boisson de Sorgho. — Boisson algérienne. — Boisson de Cassonnade et d'Orge. — Boisson fermentée. — Boisson de Malaga. — Boisson rafraîchissante. — Boisson se rapprochant du Cidre. — Boisson se rapprochant de la Bière. — Boisson de Seigle, d'Orge et d'Avoine. — Boisson à un sou. — Calendrier mensuel du Cultivateur et de l'Irrigateur et de l'Horticulteur. — Traité sur les Champignons de couche. — Cidres. — Electricité dans les Arts, par Dumas, de l'Institut. — Encre inoxidable. — Fromages anglais. — Lune rousse, par François Arago. — Médecine domestique. — Melons, nouvelle culture sous cloches, sur buttes et sur couches, système Loysel. — Merveilles de la Science moderne. — Moyettes, par Payen, de l'Institut. — Pain économique, par Payen, de l'Institut. — Photographie. — Piquette de Pommes et de Poires. — Piquette de Vin. — Pisciculture. — Substances alimentaires. — Rapport de la Commission de la Maladie de la Vigne, adressé à M. le Ministre de l'Agriculture par V^{or} Rendu, inspecteur de l'Agriculture. — Vin d'Aromate. — Vin pur de Betteraves. — Vin de Bouleau. — Vin de Caramel. — Vin de Cerises. — Vin de Coings. — Vins

factices pendant l'hiver. — Vin de Fruiton. — Vin de Gingembre. — Vin de Mûres. — Vin d'Orge. — Vin de pommes de terre. — Vin de Prunes. — Vin de Réglisse. — Vin de Sucre brut. — Vin de Sureau. — Vin acide. — Vin malade. — Traité sur les Vins. — Vinaigre, etc.

APERÇU DE QUELQUES-UNS DES ARTICLES PUBLIÉS EN 1855.

Agriculture: Moyen de reconnaître la falsification des engrais. — Manière d'élever les Volailles. — Ensemencement d'un Champ en Sarrasin et en Colza. — Quelle est la meilleure race bovine? — Moyen facile d'apprendre à distinguer diverses espèces de terrains. — Alcool de Betterave. — Vaches laitières. — Acclimatation d'Animaux. — Législation usuelle. — Fabrication du Fromage. — Vers à soie. — Mémoire sur la Conservation des Bois, par Boucherie. — Horticulture: Planches d'Asperges qui durent trente ans. — Voulez-vous que tout l'été votre Jardin soit couvert de Fleurs? semez ceci. — Emploi de la Colle forte comme engrais et pour l'arrosage des Plantes. — Destruction des Fourmis noires et des insectes nuisibles à l'Horticulture. — Arts et procédés pour conserver pendant l'hiver, en pleine terre, les plantes de serre tempérée. — Manuel d'Horticulture des Dames. — Pour avoir des Fleurs dans les appartements pendant l'hiver. — Liste des meilleurs Arbres fruitiers à cultiver en espaliers. — Apiculture. — Pisciculture. — Art d'élever les Sangues. — Substances alimentaires: la Panification à bon marché. — Hygiène. — Boissons économiques. — Liqueurs. — Bière. — Vinaigre. — Vin. — Recettes de Famille. — Médecine des Familles. — Médecine vétérinaire. — Inventions. — Industrie métallurgique. — Photographie. — Académie des Sciences. — Exposition universelle. — Teinturerie. — Mélanges, etc.

Le MONITEUR DES CONNAISSANCES UTILES continuera, pendant l'année 1856, la publication du *Traité complet d'industrie manufacturière*, qui expose les procédés en usage pour préparer les objets nécessaires à la nourriture, au logement, à l'habillement, au bien-être de l'homme, d'après les découvertes de FRÈRE, FRANÇOEUR, PAYEN, PELOUZE, etc., et des articles sur l'Agriculture, l'Horticulture, les Recettes utiles, les Inventions, etc., etc. — Nous pouvons dire que pas une idée utile ne se produira en France et à l'Etranger sans qu'elle ne soit aussitôt signalée aux lecteurs de notre journal.

Le prix de l'Abonnement pour l'année 1856 est de 4 fr. Comme il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires des années 1854 et 1855, elles se vendent ensemble ou séparément 5 fr. l'année.

On s'abonne, à dater du 1^{er} janvier 1856, en envoyant à l'adresse de M. FAVRE, directeur, un mandat de 4 fr. par la poste, au Bureau, rue Pavée-Saint-André-des-Arts, 8, Paris. (00)

En vente à la Librairie de M. DUBOSSE, rue Saint-Jean, à Saumur:

VIE DE JEANNE DE LA NOUË

Fondatrice de l'Hospice de la Providence de Saumur

et de la Congrégation des Sœurs de Sainte-Anne, Servantes des Pauvres,

PAR M. J.-A. MACÉ,

Aumônier de l'Hospice de la Providence de Saumur.